

# LE TEMPS



et son fils Caspar. Ils cosignent la mise en scène de «Cinéma Apollo».

© Bertrand cottet

**6 minutes** de lecture

**Alexandre Demidoff**

Publié jeudi 15 janvier  
2015 à 20:13.

**PORTRAIT**

## Matthias Langhoff, le retour d'un géant à Vidy

Colosse de la scène européenne, l'artiste né à Zurich adapte «Le Mépris» d'Alberto Moravia.

## **Confidences d'un bourlingueur à quelques heures de la première de «Cinéma Apollo» samedi à Lausanne**

Matthias Langhoff

le théâtre est son rivage

Théâtre Colosse de la scène, l'artiste adapte «Le Mépris» d'Alberto Moravia à Lausanne avant Genève

Après avoir bourlingué, il retrouve Vidy.  
Confidences sur le rivage

Ulysse est rentré à la maison. Il porte une pèlerine moutarde; et un grand corps placide. Il avance vers vous dans un flot de lumière. Il vous regarde; le front est bas, les yeux sont un sablier triste. Vous le remerciez d'être là. Il coupe court à l'effusion. «Normal» – c'est dit avec l'accent allemand. Le metteur en scène Matthias Langhoff est de retour au Théâtre de Vidy.

En 1989, il s'installe à Lausanne. La France s'enflamme pour le bicentenaire de sa Révolution. Le mur de Berlin tombe. Et Matthias, l'enfant qui a joué, effaré, sur les ruines du Troisième Reich, le bourlingueur qui fascine l'Europe, s'offre un îlot d'incertitude où fabriquer ses fresques à arêtes saignantes. Il chamboule tout, monte des spectacles qui sont des bateaux ivres. Dix-huit mois plus tard, il est loin, laissant à René Gonzalez la direction de la maison.

Ulysse est un leurre. Matthias Langhoff, 73 ans, n'est pas un guerrier. Il a en horreur ses fureurs. Du héros d'Homère, il possède la ruse, la tentation du large et la mélancolie, l'obsession des histoires qui sont les coutures de nos chagrins. S'il est là, devant vous, c'est qu'il a une fable, encore une, à dérouler, une fable qui est une carte maritime, une épître endeuillée, une rage d'amour contre une Europe toujours défaillante. Avec l'écrivain Michel Deutsch, il

adapte Le Mépris d'Alberto Moravia. A vrai dire, il ne transpose pas ce récit clinique d'une fracture entre un homme et une femme, Michel Piccoli et Brigitte Bardot dans le film de Jean-Luc Godard. Il garde les silhouettes et le parfum d'une Méditerranée tragique. Cette variation, ils l'ont appelée Cinéma Apollo\*. Ricardo veut revoir un film dont il est scénariste pour renouer avec le visage d'une femme adorée – morte depuis.

Parce que vous l'admirez, vous voudriez que Matthias Langhoff n'ait pas changé, qu'il soit toujours ce géant cassant qui épuise son équipage. Mais les dieux pèsent sur la carcasse et il se débat avec ça, l'usure qui grignote. Ne le plaignez pas. Ulysse tonne encore. Comme autrefois, il menace de ne pas jouer à la date prévue pour la première – ce samedi. «Nous n'avons pas assez de temps pour travailler, c'est-à-dire pour réfléchir.» Comme autrefois, il élargit les murs: dans le foyer, une salle de

cinéma a vu le jour; sur scène, un extraordinaire dispositif attend le spectateur.

Preuve qu'il ne lâche rien, cette confiance de l'acteur François Chattot, l'un de ses fidèles qu'on croise dans le hall: «Ce matin, nous avons répété des pas de danse et des chants; et nous enchaînons cet après-midi jusque tard dans la soirée.» Cinéma Apollo se construit à marche forcée dans un exercice de démontage quotidien. Les quatre premières semaines de répétition, les interprètes, Matthias et son fils Caspar – qui cosigne la mise en scène – ont récrit la partition.

A ses côtés, justement, dans le hall de Vidy, Caspar, 31 ans, visage racé bouffé par la fatigue. Comment travaillent-ils ensemble? «Jusqu'en 1985, nous cosignons, Manfred Karge et moi, les spectacles, raconte Matthias. Cette complicité était unique et les journalistes nous demandaient comment nous faisons. J'avais

coutume de répondre par une anecdote. Un petit enfant demande à un cosaque à longue barbe: «Grand-père, tu dors avec la barbe sur ou sous la couverture?» Le vieillard est tellement perturbé qu'il ne parvient plus à dormir. Ça signifie qu'il y a certaines choses qui vont de soi. Le théâtre est une chose collective. Travailler à deux a cet avantage: quand tu t'égares, l'autre te dit stop.»

On embouche les trompettes de la gloire, un instant. Matthias Langhoff est le dernier d'une génération d'écorchés magnifiques, Patrice Chéreau, Pina Bausch, Benno Besson. Sa singularité? Sa manière d'aimer les acteurs, de monter sur les planches et de leur murmurer des anecdotes, des blagues, des histoires qui sont des mèches dans l'imagination. «Il n'arrête pas», confie François Chattot. Ce qu'il a d'unique surtout, c'est de transformer un spectacle en monde, un texte en matière, une inquiétude en fresque, un classique en œuvre

ouverte, fouettée toujours par l'histoire, la sienne, la nôtre aussi, arrachée à l'amnésie. Ne lui parlez pas de lyrisme. Il connaît ses ravages.

Le cinéaste suisse Olivier Zuchuat achève ces jours un film sur Matthias Langhoff – cosigné avec Michel Deutsch et Philippe Macasdar.

«Matthias est marqué par l'histoire, comment pourrait-il en être autrement? Son père, Wolfgang, qui était un grand acteur, est arrêté par le régime nazi et envoyé dans un camp en 1933 réservé aux communistes. Il a raconté sa captivité dans un livre fameux, Die Moorsoldaten – Les Soldats du marais . Quand il a été libéré, il a émigré à Zurich où est né Matthias, en 1941. Après la guerre, Wolfgang est retourné en Allemagne de l'Est. A la maison, il recevait Bertolt Brecht, son épouse, Helene Weigel. C'est de là que vient Matthias, des ruines de Berlin qu'il découvre à cinq ans et dans lesquelles il joue en enfant sauvage.»

Chacun de ses spectacles le souffle: Matthias Langhoff est l'aède d'une communauté éventrée; il parle pour les morts. «Si la guerre de Troie revient si souvent dans mon travail [Femmes de Troie à la Comédie de Genève en 1998, Cinéma Apollo aujourd'hui par la bande], c'est parce que tout ce que j'ai appris est lié à cette époque. Cette Seconde Guerre mondiale a été mon école, je n'en ai pas eu d'autre. Plus tard, à la fin des années 1950, il y a eu le Berliner Ensemble d'Helene Weigel. Je me rappelle un de nos premiers spectacles avec Manfred Karge, j'avais 22 ans, nous avons monté Le Petit Mahagonny de Brecht. Un triomphe mondial. Sur l'affiche, il y avait tous les noms, sauf les nôtres. C'était normal. Ça intéresse qui, le nom de quelqu'un qu'on ne voit pas sur scène.»

En 1987, il présente à Paris un spectacle intitulé Si de là-bas, si de loin, montage de textes d'Hölderlin, de Garcia Lorca et de Beckett. Des

histoires d'adieu – comme Cinéma Apollo.  
Serait-il à jamais marqué par l'exil? «Ne croyez pas ça, je ne suis pas exilé. Après la guerre, je suis revenu au pays. Et si j'ai quitté l'Allemagne de l'Est, c'est parce que je suis trop curieux pour rester à un endroit. J'ai voulu savoir ce qui se passait ailleurs.» Mais votre chez-vous, Monsieur Langhoff, où est-il? «J'ai mes livres à Paris, mon frigo aussi. Mes petites-filles vivent à Bruxelles, mes petits-fils sont à Berlin, j'ai des êtres chers à Buenos Aires.»

«Il n'a plus de chez-lui, note Olivier Zuchuat. Les grandes figures qui l'ont marqué, l'écrivaine Anna Seghers, Bertolt Brecht, Heiner Müller sont toutes au cimetière de Dorotheenstadt à Berlin. Sa patrie, ce sont tous les endroits où il remonte un même texte, Œdipe tyran par exemple, joué à Barcelone, Kaboul... Il se rattache à des paysages, à ce lac Léman qu'il aime tant. Il m'a demandé de le filmer.»

«Un théâtre en face d'un lac, c'était pour moi merveilleux. Les montagnes, l'eau me permettaient de penser mieux, de penser plus léger, d'être plus critique vis-à-vis de mon travail. Ce lac est tellement plus ancien que toutes nos histoires.» Matthias Langhoff est de retour à Ithaque. Il entraîne son fils Caspar boire le café face aux Alpes. Le rivage lui fait du bien.

Cinéma Apollo, Lausanne, Théâtre de Vidy, du 17 janv. au 7 février ([www.vidy.ch](http://www.vidy.ch)); puis Comédie de Genève, du 13 au 22 février ([www.comedie.ch](http://www.comedie.ch)).

«Matthias est marqué par l'histoire, comment pourrait-il en être autrement? Il a joué, enfant, dans les ruines de Berlin»

À propos de l'auteur



Alexandre Demidoff  
**@letemps**

---